



L'histoire

A Varsovie, en 1939. Au théâtre, une troupe répète la pièce *Gestapo* avec les deux vedettes Joseph et Maria Tura. Bien que très amoureuse de son mari, Maria se laisse courtiser par le charmant lieutenant d'aviation Sobinski qui la rejoint tous les soirs lors de la représentation de *Hamlet*, pendant que Joseph attaque le grand monologue "*To be or not to be.*" La guerre éclate ; Sobinski est envoyé à Londres d'où il essaye de faire parvenir un message à Maria par l'entremise du professeur Siletzky, qui s'avère être un espion nazi sur le point de transmettre des documents capitaux à la Gestapo. Cet incident va précipiter la troupe d'acteurs, les Tura en tête, dans une suite de périlleuses aventures.

Analyse et critique

Quand Ernst Lubitsch débarque à Hollywood en 1923, à la demande de Mary Pickford, il a déjà une riche carrière derrière lui. Il a réalisé son premier film en 1915 en Allemagne, son pays d'origine. Au cours de sa période muette, Lubitsch a créé un style de mise en scène qui lui est propre et que l'on a appelé la "Lubitsch touch", une notion assez vaste qu'il serait bien difficile à caractériser en quelques lignes et qui se base principalement sur le non-dit, le non-vu, l'ellipse, le sous-entendu. Ce style sera porté à la perfection avec l'arrivée du parlant, Ernest Lubitsch faisant du son et des dialogues une composante essentielle de sa mise en scène.

La carrière "parlante" de Lubitsch va être axée sur un genre unique : la comédie. Au cours des années 30 et 40, les productions américaines sont majoritairement des comédies et les maîtres du genre se nomment Frank Capra (*New York - Miami*), Howard Hawks (*L'Impossible Monsieur Bébé*), Leo McCarey (*Cette sacrée vérité*) et bien entendu Ernst Lubitsch. Ce dernier va s'imposer comme le maître de la comédie dite "sophistiquée" reposant la plupart du temps sur un triangle amoureux. Sur les quelques films qu'il réalisa durant ces années (en gros, entre 1932 et 1946), nombre de chefs-d'œuvre parmi lesquels on compte **The Shop Around the Corner**,

Le Ciel peut attendre ou bien encore le film qui nous occupe ici.

To Be or Not to Be est une production indépendante de Lubitsch et Alexander Korda qui sera distribuée par United Artists. Habitué aux adaptations, Ernst Lubitsch va, une fois n'est pas coutume, écrire un scénario original en compagnie du scénariste Edwin J. Mayer d'après une histoire de Melchior Lengyel. Son film fait partie de ces films de propagande "anti-nazi" que produisit Hollywood dans les années 40 suite à l'entrée en guerre des Etats-Unis dans le conflit mondial. Les plus grands studios de l'époque se mobilisèrent afin de dénoncer le nazisme, fléau qui menaçait la paix dans le monde. Parmi les premiers films à s'intéresser à la menace nazie, bien avant que les Etats-Unis ne sortent de leur isolationnisme, on pourrait citer le superbe mélodrame **The Mortal Storm** de Frank Borzage ou le **Hitler's Madman** de Douglas Sirk, réalisés en 1940, sans oublier **Le Dictateur** de Charlie Chaplin, peut-être l'œuvre la plus ambitieuse sur le sujet. Si **To Be or Not to Be** peut paraître plus modeste que le film de Chaplin dans la forme, il n'en reste pas moins aussi fort dans le fond.

Deux ans après Chaplin, Lubitsch va lui aussi s'attaquer au nazisme et, comme son prédécesseur, utilisera la parodie, la satire. Une approche assez risquée, car la gravité du sujet ne prête pas à rire au premier abord. Les premières minutes donnent le ton du film avec la voix-off du narrateur qui conte d'une manière drôle, ironique et légère l'arrivée d'Hitler, seul, dans une petite rue polonaise en train de regarder une boutique. Une des scènes suivantes nous donnera l'explication de cette intrusion : c'est en fait un comédien de théâtre qui a voulu montrer à son metteur en scène dubitatif qu'il ressemblait parfaitement au Führer. Tout le film est à l'image de cette introduction, une oeuvre dans laquelle les faux-semblants, les déguisements et la duperie seront le fil conducteur du récit ; un film d'une inventivité rare, servi par un scénario des plus parfaits et des dialogues drôles, caustiques et toujours pertinents.

Par l'intermédiaire du burlesque, **To Be or Not to Be** dresse un portrait assez réaliste de l'état-major allemand : les membres de la Gestapo, avec entre autres le personnage de Ehrhardt, sont montrés comme des êtres grotesques, ridicules, lâches, fuyant toute responsabilité du fait de leur dévotion aveugle et de leur crainte du Führer. La satire ne se limite pas aux nazis, elle concerne également les acteurs de théâtre que Lubitsch connaît bien pour avoir commencé sa carrière artistique en 1913 dans la troupe de Max Reinhardt avant d'être metteur en scène. Dans le film, on a plutôt affaire à des cabotins comme le "grand" Joseph Tura dont les nazis diront « *Oui, j'ai vu Joseph Tura sur scène. Ce que nous faisons aujourd'hui à la Pologne, il le faisait alors à Shakespeare* » ; ou bien à des figurants qui rêvent de passer de l'ombre à la lumière, ces derniers représentés par les personnages de Bronski (le faux Hitler) et Geenberg. Le cinéaste dresse un portrait tendre et humain de ces seconds couteaux. Le personnage de Geenberg justement, sera "le porte-parole" du message symbolique que Lubitsch veut faire passer, à l'instar du barbier dans son discours final du **Dictateur**, et qui prouve qu'au-delà de la satire, le film est bel et bien une œuvre engagée et politique. Ces deux personnages sont également là pour nous rappeler la vocation du théâtre : nous faire rire (le personnage de Bronski) et nous émouvoir (celui de Geenberg). La participation à la Résistance leur permettra de jouer le rôle de leur vie

Cette connivence entre le théâtre et le drame qui se joue donne une impression de "film dans le film", apporte une sorte de mise en abyme. Pourquoi "mise en abyme" ? Le titre du film s'inspire de la fameuse tirade du *Hamlet* de Shakespeare, et l'emploi d'une pièce fictive pour éclairer l'action ou le sujet de la pièce "réelle" est un procédé typiquement shakespearien. Dans le film, la troupe de théâtre joue une pièce appelée *Gestapo* et les

comédiens ne peuvent s'empêcher de la faire virer à la farce, ce qui fait dire au metteur en scène : « *C'est une pièce sérieuse, un drame réaliste, un document.* » C'est exactement l'idée véhiculée par Ernst Lubitsch lui-même dans son film : parler de choses graves et sérieuses sur le mode comique et satirique

En plus d'être une pure comédie, **To Be or not to Be** s'avère également un excellent film d'espionnage aux rebondissements multiples, au suspense haletant et au rythme trépidant, digne des meilleures œuvres de l'époque traitant de la résistance anti-nazie comme par exemple *Les Bourreaux meurent* aussi de Fritz Lang. Sorti un an plus tard, cette production présente dans le récit certaines similitudes avec le film de Lubitsch : dans un registre plus dramatique, les héros mis en scène par Lang devront jouer la comédie aux nazis (en ayant recours au mensonge) pour semer la zizanie et leur échapper afin de protéger un Résistant. Dans **To Be or Not to Be**, L'acteur Joseph Tura interprète un rôle au théâtre mais devra également jouer, en dehors, le rôle d'un espion et celui d'un colonel nazi. L'aspect documentaire et réaliste de certaines scènes renforcent également l'aspect dramatique lié à ce type de films : l'attaque allemande sur Varsovie commentée par la même voix-off du début du film, sur un ton cette fois presque solennel ; les mesures prises par les autorités nazies à l'encontre de la population polonaise ; les premiers signes de résistance. Toutes ces scènes qui se suivent font que cette œuvre est un véritable film de propagande engagé et qu'il serait réducteur de n'y voir qu'une comédie sur fond de Résistance.

Si **To Be or Not to Be** est une satire sur le nazisme, le film a également des allures de vaudeville par la présence d'un triangle amoureux, thème cher à Lubitsch dans ses comédies (**Haute pègre**, **Sérénade à trois**) : on retrouve ici le mari, la femme et "l'amant", un jeune homme lieutenant d'aviation, fou amoureux de la comédienne. Cette situation, mêlée à l'extrême jalousie du mari, donne lieu à des moments vraiment comiques (le gag à répétition de la tirade de *Hamlet* par Joseph Tura, interrompu à chaque fois au moment où il prononce "*To be or not to be*"). Les dialogues, notamment entre Maria et Sobinski lors de leur première rencontre, regorgent de sous-entendus sexuels très drôles.

Le film offre aussi l'occasion au comique Jack Benny de donner la pleine mesure de son talent ; il se révèle absolument génial en acteur cabotin, mari jaloux et soupçonneux, au travers de mimiques plus hilarantes les unes que les autres. A ses côtés, nous trouvons Carole Lombard dont ce fut le dernier rôle. En effet, la comédienne, alors âgée de 34 ans, meurt dans un accident d'avion avant la sortie du film, mettant fin à une carrière prometteuse. Cette dernière avait auparavant joué dans **Joies matrimoniales** d'Alfred Hitchcock. Dans **To Be or Not to Be**, elle rayonne de beauté et de grâce. On retrouve également dans la distribution le débutant Robert Stack (disparue mai 2003) qui avait commencé sa carrière dans **The Mortal Storm** de Borzage et que l'on verra notamment chez Douglas Sirk, et qui sera surtout connu pour la série américaine **Les Incorruptibles** dans laquelle il interprétait Elliott Ness. Enfin, pour ce qui concerne la distribution, signalons dans le rôle de Geenberg, Felix Bressart, l'un des acteurs fétiches de Lubitsch (on le retrouve dans **Ninotchka** et **The Shop Around the Corner**) et son double à l'écran, juif allemand comme lui et porte-parole du cinéaste dans **To Be or Not to Be** : c'est par lui que le message symbolique du film sera délivré.

To Be or Not to Be comme **Le Dictateur** sont considérés aujourd'hui, à juste titre, comme des œuvres essentielles de l'histoire du 7ème art. Ces deux films sont indissociables l'un de l'autre car Chaplin et Lubitsch ont traité leur sujet sur le mode de la satire, ce qui dérangea les spectateurs de l'époque, peu enclins à accepter ce qu'ils considéraient comme une atteinte aux victimes des nazis. Avec le patriotisme qui enflammait le pays, on avait du mal à admettre que le burlesque soit utilisé pour traiter d'un sujet grave. Pourtant, même si le film

utilise des ressorts comiques, il s'avère très réaliste, beaucoup plus que **Le Dictateur**. Contrairement au film de Chaplin qui emploie des noms fictifs comme Hynkel (pour Hitler) ou Osterlich (pour Autriche) pour mettre en place sa satire, Lubitsch s'attaque au problème de façon directe et n'hésite pas à parler d'Hitler, de la Pologne, de camps de concentration. La critique ne fut pas en reste et se déchaîna sur ce film, ce qui affecta moralement et physiquement le cinéaste (il sera victime d'une première crise cardiaque en 1943, suivi d'une seconde en 1947 qui lui sera fatale).

To Be or Not to Be, sous ses allures franches de comédie, est une œuvre profondément personnelle et engagée, et fut incomprise à son époque. Cinglant échec pour un homme qui avait accumulé les triomphes depuis son arrivée à Hollywood vingt ans plus tôt. Heureusement le temps rendra (assez vite) justice à ce qui demeure l'une des meilleures comédies jamais tournées. Le film se présente aussi comme un bel et vibrant hommage au théâtre et à ses acteurs, et à une sorte de retour aux sources pour Ernst Lubitsch qui débuta comme comédien de théâtre. A noter que Mel Brooks produira et interprètera une nouvelle version du film en 1983, réalisé par Alan Johnson.

Source : « Wikipedia » :

Jeux dangereux est une comédie sur un sujet grave tournée alors qu'Hitler mettait l'Europe à feu et à sang et que l'issue de la guerre était encore incertaine. Le but du film était, d'une certaine façon, de ridiculiser le Führer et les nazis, et Lubitsch emploie à cet effet une dérision étonnante pour l'époque, multipliant les scènes à double sens. Lubitsch lui-même a expliqué dans le New York Times du 29 mars 1942 que « ses » nazis n'étaient plus les tortionnaires sadiques que l'on montre communément, mais qu'ils avaient franchi ce cap : « Pour eux, les coups et la torture relèvent depuis longtemps de la routine. Ils en parlent comme des commerçants parlent de la vente d'un sac à main. Leur humour porte sur les camps de concentration et les souffrances de leurs victimes ».

Cette analyse est proche du concept de « banalité du mal » forgé par Hannah Arendt en 1963 dans Eichmann à Jérusalem : les nazis sont des êtres « normaux », à la différence près que leur travail consiste à répandre la mort. Tura, déguisé en Siletsky, le traître pro-nazi, interroge « Concentration-Camp-Ehrhardt » sur le « grand » acteur Tura et se voit répondre : « Ce qu'il faisait à Shakespeare, nous le faisons à la Pologne. » La comédie de Lubitsch joue sur une opposition que l'on trouve déjà dans Le Dictateur de Charlie Chaplin sorti deux ans plus tôt : l'univers uniformément mécanique et militarisé du monde « esclave » contraste avec la diversité et la normalité, parfois un peu médiocre, du monde « libre ».